

LAVILLIERS

LAVILLIERS
ÉCRIRE SUR PLACE

ÉQUATEURS

ÉQUATEURS



ÉCRIRE SUR PLACE

Ce livre est né des conversations que Bernard Lavilliers a tenues avec
Véronique Mortaigne au long de plusieurs mois.

Direction éditoriale : Olivier Frébourg.
Direction littéraire : Véronique Mortaigne.
Direction artistique : Sophie Chevallier Lavilliers.
Recherches iconographiques : Nathalie Russo.
ISBN : 978-2-3828-4441-0.
Dépôt légal : novembre 2023.
© Éditions des Équateurs / Humensis, 2023.
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.
editions-des-equateurs@orange.fr
www.editionsdesequateurs.fr

BERNARD LAVILLIERS

ÉCRIRE SUR PLACE

ÉQUATEURS

SOMMAIRE

ON THE ROAD AGAIN

PROLOGUE

LORRAINE

JAMAÏQUE

NEW YORK

BRÉSIL

HAÏTI

ARGENTINE

ÉPILOGUE

LA MALÉDICTION DU VOYAGEUR



10



12



LE BUFFET DE LA GARE DE METZ

14



STAND THE GHETTO

30



LA SALSA

44



SERTÃO

60



BARON SAMEDI

74



LES PORTEÑOS SONT FATIGUÉS

92



104



116

ON THE
~~ROAD~~
AGAIN

On the road again

nous étions jeunes et larges d'épaules
benedits joyeux innocents et drôles
On attendait que la mort nous frôle
On the road again, again
On the road again, again

Au petit jour on quittent l'Irlande
Et derrière nous s'éclaircit la lande
~~Et~~ il fallait bien un jour qu'on nous pendre
On the road again, again
On the road again, again
On the road again, again
On the road again, again

la mer revient toujours au rivage
dans les bleds mûrs il ya des fleurs sauvages
~~Et~~ N'y pense plus, tu es de passage
On the road again, again
On the road again, again
On the road again, again

Nous étions jeunes et larges d'épaules
On attendait que la mort nous frôle
Elle nous a pris les beaux et les drôles
On the road again, again
On the road again, again

Ami s'ais tu que les mots d'amour
voyagent mal de nos jours
tu partiras encore plus lourd
On the road again, again
On the road again, again ...

PROLOGUE

*Voyages, d'abord et avant tout.
Partir, sans repérage sans aucune règle.
Prendre tous les risques même les plus étranges.
Partir !*

*En secret, je tire sur le fil d'une mélodie obsédante et familière ;
je peux traverser méridiens et pôles pour en trouver la source
et ce qui fait battre son cœur.*

*Je tiens surtout à rencontrer les créateurs de ces mots
et harmonies qui racontent tellement mieux et avec quel
charme la beauté, la violence de leur vie.*

Voilà, je sais que j'ai encore du chemin à faire.

À bientôt, amigos !

*Dormant dans un container, ailleurs.
Ne me réveillez pas, j'écris !*

B Laville

LORRAINE

Aquarium sans musique dirigeable échoué
 M'ouvrant la porte de son unique bras de fumée
 Séparant deux engeances d'une barrière muette
 D'un côté le couteau de l'autre la fourchette

Au milieu de ma nuit torride inévitable
 Il avance sournoisement ses tables
 Ses garçons ses caissières sa bière son pinard
 Sa crasse ses mégots son rire son regard

La poésie est là Verlaine ressuscité
 Trône en lettres d'or sur la salle à manger
 Verlaine au ventre creux au regard caustique
 Ton nom va tournoyant vers le néon gothique

La fête des fêtards s'englue dans un sourire
 Un coup de main raté sur la croupe du désir
 Les cigares s'allument entre deux seins géants
 Où l'on plonge les bras comme dans le néant

Solitude solaire pour rêveurs de banquise
 Militaires châtrés dormant sur des marquises
 Plaines d'échafaudages et de ravalements
 Entourées de café au lait et de croissants

Et je restais cloué à ces tables sans charme
 J'attendais le matin et la femme inouïe
 Un vieux baron déchu tombait dans le vacarme
 Que la caissière rétablait.



Quand je pouvais, je passais pendant quinze jours au Caveau des Trinitaires, à Metz ; une très belle cave enfouie dans les profondeurs de l'ancien carmel.

Je récupérais des musiciens sur place et, petit à petit, il y avait de plus en plus de monde qui y venait. Le patron, un protestant bien carré, me signait des contrats tous les trois mois.

À cette époque, j'avais déjà écrit « La grande marée » :

*« Un colosse aux pieds d'argile surveille la frontière
Des gosses aux mains fragiles jouent avec la poussière »*

et puis « **La Samba** », très *groovie*, comme une manif anti-CRS qui aurait éclaté en percu'. J'avais aussi « **Le pharmacien** » et « **Les aventures extraordinaires d'un billet de banque** », que j'ai composée en 1968 et que j'ai traînée longtemps. Au début, je la déclamaï, et, pour boucler le spectacle, je fauchais des sketches à Romain Bouteille.

Musicalement, j'étais rassuré : je savais jouer tout Brassens, donc je me sentais capable à la guitare, et puis je suis parti vers le Brésil et le jazz manouche. J'avais beaucoup appris au Discophage de Saint-Germain-des-Prés. On buvait des caïpirinhas, et tout le monde passait par là : Higelin, Nougaro, Barouh, Sônia Braga, Françoise Hardy, Vinícius de Moraes. J'allais au Brésil avec Karl, le patron, qui avait acheté un terrain à Porto Seguro, au sud de Bahia, puis revenais à Paris, à Metz. L'été, à Metz, il fait une chaleur à crever.

Bernard LAVILLIERS au Caveau des Trinitaires à METZ

LE MARIAGE DE LA POÉSIE ET DE LA MUSIQUE

D'abord on voit des mains
qui dansent sur la guitare. Puis
on ne voit plus rien : on écoute
seulement. Le rythme s'ins-

espoir. L'amuseur est devenu
le porte-parole de ceux qui
n'ont pas de voix pour se faire
entendre.

Vous venez, à moitié blasé

Donc, en 1973, je suis déjà parisien, brésilien aussi, mais il n'y a pas dix ans que j'ai quitté l'usine, la Manufacture d'armes de Saint-Étienne. Je ne suis pas dépaysé en débarquant à Metz. L'ambiance n'est pas si différente de la vallée de Firminy, où se sont développées les aciéries stéphanoises — le charbon, l'acier. Avec leurs travailleurs polonais, maghrébins, italiens et français, bien sûr.

Metz à l'époque était remplie d'ouvriers ; on n'imagine pas leur nombre dans ce coin-là ! Ils étaient là, les nouveaux à côté de la deuxième génération. Je chantais dans les bars d'Italiens. J'avais remarqué que toutes les villes et bourgs de la région se terminaient par « ange ». Je crois qu'en Lorraine, « ange » signifie « village ». Nous étions dans « **La vallée des anges** ».

Le long de la rivière Fensch, il y avait Knutange, Hayange, Florange : terres de sidérurgie, qui n'avaient rien d'angéliques.

**Et là, « ange » cela me plaisait,
surtout en voyant dans quel état c'était !**

Un soir, les mecs des syndicats viennent me voir au Caveau des Trinitaires, où je leur lis du Maïakovski.

**« J'étais toujours engagé aux Trinitaires
une semaine avant Noël et une semaine après. »**

Fin 1973, les mineurs de Merlebach débarquent : « On t'emmène avec ta gratte ! » Et nous voila à 2 000 mètres de fond pour la veillée. Moi, en scène, j'avais un percussionniste marocain, un contrebassiste polonais ; ça bougeait. Tout seul à la guitare, ça pouvait être chiant mais, de fait, j'étais plus festif que les chanteurs de la rive gauche !

La nuit, à Metz, tout était noir. On finissait à la gare de Metz : une sorte de château incroyable, style néo-roman rhénan ; une gare militaire, construite en 1905 au bout de la « ligne des canons », qui commençait à Berlin. Une architecture lourde, une structure pesante, tout en grès, avec des vitraux, des chapiteaux et sur la façade, des sculptures célébrant la puissance de l'empire allemand.

Metz était une ville de garnison. Il y avait des trains qui partaient super tôt, des trains de nuit pour les militaires. Donc le buffet ne fermait jamais. L'ambiance, c'était baston et sciure. On buvait de la bière, à l'allemande ; on mangeait copieux, pas vraiment diététique, mais on s'en foutait, on était maigres.



